Annette BECKER, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)*

Paris, A. Colin, 2014, 256 pages

Dominique Ranaivoson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9923>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9923

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 387-388

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Dominique Ranaivoson, « Annette BECKER, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9923>

associer démarche d'*empowerment* à des institutions de régulation sociale, ou le modèle néo-libéral qui est centré sur le marché, « l'*empowerment* implique le développement d'une capacité d'action individuelle reposant sur une capacité à faire des choix rationnels, utiles, effectifs ou intentionnels » (p. 143). Une capacité visant à « adapter le terrain de jeux », mettant l'accent sur l'individu citoyen détenteur d'un capital social et appartenant à une collectivité pour le modèle social-libéral. Une capacité visant plutôt à produire un individu entrepreneur et consommateur, un *homo aeconomicus* qui contribue à reproduire et faire fonctionner le système capitaliste plus qu'à le questionner ou à le transformer, pour le modèle néo-libéral.

Pourtant, ce qui ressort nettement de cette analyse est qu'il ne peut exister de projet de transformation sociale qui ne se fixe comme objectif l'émancipation et la liberté des individus et que la finalité ne peut se réduire à une prise de pouvoir. L'articulation des dimensions individuelle, collective et politique constitue un élément capital de la démarche transformatrice de l'*empowerment*. Paradoxalement, l'*empowerment* désigne « un processus sociopolitique qui articule une dynamique individuelle d'estime de soi et de développement de ses compétences avec un engagement collectif et une action sociale transformatrice. Or le succès de la notion dans l'intervention sociale comme dans le développement international s'est accompagné de l'affaiblissement, voire de l'abandon, des dimensions sociales et parfois collectives au profit de démarches [...] personnelles » (p. 144). Comme l'expliquent Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener, pour que l'*empowerment* puisse être plus qu'une méthode de développement ou d'adaptation et de responsabilisation des individus et reste un projet d'émancipation, « se posent à la fois la question de l'intégration et celle du dépassement des individus et des groupes dans une perspective politique » (p. 144). Pour les auteurs, il s'agit d'interroger « la construction d'un processus et d'un projet de transformation sociale, reposant non plus sur un modèle et sur une perspective dessinée par avance et portée par une avant-garde, mais construit à partir d'une multiplicité d'interventions collectives et individuelles, de réseaux à différentes échelles » (p. 144). Néanmoins, cette possibilité de transformation passe inévitablement par la constitution de « contre-pouvoirs, conçus non seulement en termes d'opposition au pouvoir, mais de création, d'invention, d'expérimentation dans les différents champs de la vie sociale », qui engagent les possibilités d'agir à la fois individuellement ou collectivement avec une vision politique en termes de

« transformations sociales profondes », impliquant la prise en compte de différentes formes de pouvoir : « pouvoir de », « pouvoir avec », mais aussi « pouvoir sur » (pp. 144-145).

Tel qu'il est analysé et décrit par Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener, l'*empowerment* rend lisible la prise en compte nécessaire et émancipatrice de la liberté individuelle, indissociable des conditions structurelles et institutionnelles qui participent à sa condition de possibilité, et potentiellement favoriserait à faire émerger un *empowerment* contemporain.

Gilles Boenisch

Crem, université de Lorraine, F-57000
gilles.boenisch@gmail.com

Annette BECKER, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)*.

Paris, A. Colin, 2014, 256 pages

Ce bel ouvrage labélisé par la mission du centenaire de la Première Guerre mondiale traite des diverses expressions visuelles de la guerre. L'auteur précise que cette « difficile représentation de la violence » par des moyens variés et utilisés par toutes les populations concernées atteste que « la très longue mémoire du conflit et ses refoulements continuent de hanter l'imaginaire collectif » (p. 188). Spécialiste de la Grande Guerre et déjà auteure de nombreux ouvrages sur des acteurs de la période (Guillaume Apollinaire, Maurice Halbwachs), Annette Becker a déjà exploré les mentalités des soldats et civils par le biais des monuments aux morts et des objets religieux. Elle explique vouloir cette fois se « placer à hauteur d'œil, voir ce qui a été senti, perçu, restitué du conflit » (p. 12). Le volume est organisé en quatre chapitres qui sont autant de pôles à partir desquels se déploie son analyse. Consacrés tour à tour à la photographie (pp. 15-64), aux caricatures (pp. 65-114), au camouflage (pp. 115-160) et aux objets manifestant le deuil (pp. 161-212), ils présentent de nombreuses reproductions de photographies, d'albums, de tableaux, de dessins et de monuments. Annette Becker décrit et analyse ces sources sans les hiérarchiser dans le but de comprendre comment ils rendent compte de la perception de la guerre de leurs auteurs. Par exemple, elle s'intéresse moins au simple sujet d'une photo isolée qu'aux conditions dans lesquelles celle-ci a été prise (marque des appareils, moments au front, choix des points de vue), par qui (le soldat, sa famille), quand (pendant ou après la guerre), à la façon dont elle est mise en valeur (dans un portefeuille, un tableau brodé, un album, un journal), aux lettres et légendes qui l'accompagnent ou la commentent. Elle compare aussi

les objets issus des camps opposés ; les photos ou les caricatures attestent des antagonismes aussi bien que de la similitude des attitudes (l'animalisation de l'ennemi pour le ridiculiser, l'expression de l'horreur ou du deuil, le démantèlement des formes pour dire la perte de sens). Cette manière d'analyser un objet, de le remettre en contexte pour comprendre son auteur puis de créer des séries qui aboutissent à des conclusions plus générales est une formidable illustration de la méthode historique énoncée par Marc Bloch, lui-même combattant, et rapportée par l'auteure : « L'historien choisit et trie. En un mot, il analyse » (p. 26). Mais, dépassant l'illustre maître, Annette Becker réussit à concilier la rigueur de l'analyse dans une mise à distance de son objet et une compréhension qui voisine l'empathie et replace au centre de son étude des personnes et non des faits. Le chapitre « Deuils » s'ouvre par exemple sur l'analyse des œuvres de l'artiste allemande Käthe Kollwitz qui a expérimenté diverses techniques durant plusieurs années avant d'aboutir en 1932 à une œuvre sculptée monumentale qu'elle estimait digne de rendre compte de sa douleur à la suite de la perte de son fils au front en 1914. Le chapitre intitulé « Le camouflage comme guerre, la guerre comme camouflage » surprend par le sens large donné au terme et à ses conclusions. Bien sûr, la « méthode de guerre » aussi vieille que le cheval de Troie avec ses diverses techniques pour masquer des hommes ou des monuments est analysée, mais l'auteure prend aussi en compte tous les « pièges visuels », les « phénomènes de subterfuges » (p. 119) employés par des soldats et des artistes pour rendre compte de la guerre sans la décrire. Et l'analyse de se déplacer du champ de bataille où les artistes acquièrent une place particulière (ils peignent les objets, dessinent les décors) à la scène (les objets détournés de Marcel Duchamp vus comme « camouflés », p. 151) ou dans la littérature (le cubisme vu comme « camouflage intellectuel » et « arme de guerre », pp. 135-136). Combattants ou non, les artistes déploient diverses stratégies esthétiques pour camoufler l'horreur de la mort qui rôde. Cette approche aboutit à qualifier la guerre « industrielle » d'« immense *Ready made* où les objets de la vie ordinaire sont décontextualisés, camouflés et renommés dans une autre langue » (p. 152). Enfin, le dernier chapitre, « Deuils », reprend des éléments plus connus comme les monuments aux morts, les vitraux et les tableaux, mais toujours comme des témoignages de la disposition d'esprit de leurs auteurs. Les dernières pages rendent compte des œuvres commandées très récemment par les pouvoirs publics pour continuer à exprimer la mémoire de cette guerre qui, depuis, peut être vue comme la première d'une série hélas inachevée. Des sculptures au Chemin des Dames aux diverses installations contemporaines, les projets les plus inattendus

se multiplient (moignons d'arbres en bronze, œuvres-barbelés, boîtes de camembert, sculptures en biscuits...) et s'internationalisent. Ils témoignent de la mémoire toujours vive de cette Grande Guerre et montrent que la question de la représentation de la violence reste aussi difficile qu'indispensable : « internationalisation de l'art contemporain qui vient s'articuler sur la mondialisation du conflit désormais centenaire » (p. 207).

Avec ce riche et lourd volume aux allures de catalogue d'exposition, Annette Becker offre une approche des diverses sources qui décloisonne les arts et les périodes. Conformément au sous-titre, elle entreprend un « autre récit » de la Première Guerre mondiale en rassemblant et analysant les objets qui expriment l'état d'esprit de ceux qui l'ont vécue et de ceux qui en portent encore les traces. Même si l'on peut s'étonner de l'absence de quelques artistes attendus (comme Francisque Poulbot parmi les caricaturistes ou Pierre Albert-Birot parmi les cubistes), on saura gré à l'auteure d'avoir franchi les frontières nationales et génériques pour donner une nouvelle place à des objets considérés soit isolément, soit dans d'autres séries déterminées par l'histoire de l'art ou la littérature. Enfin, bien que d'une rigueur toute professionnelle, elle-même comme Pierre Bergounioux dans la postface (pp. 213-220) avouent être parmi ces « porteurs de traces » et illustrent la citation d'Apollinaire : « Personne ne peut se défaire du poids des morts » (p. 187). Elle dédie l'ouvrage à ses « grands-mères, jeunes femmes de guerre » et Pierre Bergounioux rappelle que son père était « Pupile de la nation » (orphelin de guerre, p. 220). S'il en était besoin, ce volume prouve que l'immense matériau issu d'une période que l'on croit connaître peut encore être réinterrogé, réorganisé et réinterprété par l'historien qui est aussi l'héritier :

Dominique Ranaivoson

Écritures, université de Lorraine, F-57000
ranaivoson-hecht@wanadoo.fr

Amzat BOUKARI-YABARA, *Africa unite! Une histoire du panafricanisme*.

Paris, Éd. La Découverte, coll. Cahiers libres, 2014, 318 pages

Alors que de nombreux ouvrages ont été publiés en langue anglaise sur le panafricanisme, très peu d'études retraçant l'évolution de ce mouvement, qui apparaît comme une énigme historique, sont présentement disponibles en langue française. Cet ouvrage de l'historien Amzat Boukari-Yabara vient réduire le fossé qui existe entre francophones et anglophones sur l'histoire de